DÉPARTEMENT DE PARIS.



# LES CITOYENS FRANÇAIS DU DÉPARTEMENT DE PARIS, A TOUS LES FRANÇAIS.

CITOYENS;

Nous vous parlerons le langage de la vérité avec la simplicité républicaine, & vous l'entendrez, sans prévention, quelqu'effort qu'on ait fait pour altérer vos idées naturelles sur l'existence des faits. Vous considérerez Paris sous ses véritables rapports; c'est-à-dire sous ceux de l'intérêt public.

Ce n'est point ici le charme de l'éloquence, c'est la raison qui doit prévaloir; écoutez donc son langage austere :

Républicains, Paris a le premier levé l'étendard de la liberté; fatigués du joug qui vous opprimoit depuis tant de siècles, vous avez suivi son exemple; & sans les entraves criminelles de quelques intrigans, vous ressentiriez depuis longtemps les heureux

effets de cette révolution, nos ennemis feroient à nos pieds, la France feroit heureufe & libre, & déjà la liberté eût fixé les deftins du monde.

Mais qu'ils font loin de là, ces jours de gloire & de profpérité ! Combien, au contraire nos maux femblent s'aggraver & nous éloigner du terme fortuné pour lequel nous avons fait tant de facrifices.

Nous ne vous rappellerons pas tous ceux que Paris a fait pour la liberté générale ; il nous fuffit d'avoir rempli un devoir facré ; nous ne vous dirons pas, encore, que nous fommes prêts à tous ceux qu'exigeront les circonftances ; le paffé prouve affez pour l'avenir ; mais il eft important de vous rappeller, non-feulement que Paris ne veut pas ! mais encore qu'il ne peut vouloir un nouvel ordre de chofes, & ce qu'il importera davantage de vous prouver, c'eft que, nonobftant la jaloufie ou la malignité de nos détracteurs, fi Paris n'exiftoit pas, il faudroit le créer, ou le fuppléer, ou renoncer aux avantages immenfes de l'indivifibilité de la République.

Les ennemis de cette grande cité voudroient l'anéantir, parce qu'elle eft la fentinelle de la République ; parce qu'elle eft & fera, dans tous les temps, un obftacle invincible à leurs projets liberticides, à leur ambition criminelle, à leur infâme cupidité ; mais Paris fubfiftera, parce qu'il eft dans l'acceptation du gouvernement actuel ; c'eft-à-dire, d'un gouvernement de vingt-cinq millions d'hommes, le point néceffaire où doivent fe rapporter les intérêts divers des élémens qui la compofent.

Il faut un centre d'unité dont l'existence & la force soient en rayon directe des raisons qui viennent y aboutir : ce centre d'unité, c'est Paris.

Citoyens, il ne faut pas nous abuser ; si Paris pouvoit aujourd'hui disparoître, demain un autre ville prétendroit à le remplacer, sans pouvoir offrir les avantages qu'il présente ; mais plutôt, si Paris n'etoit plus la ville de la Republique, tant d'autres y prétendroient, que bientôt, peut-être, la discorde fatale feroit pleuvoir sur nous tous les maux, la division de toutes les parties, un monstrueux fédéralisme, l'effrayante anarchie, la ruine, & la dissolution de l'Empire.

Voilà le but de nos ennemis ; voilà l'objet de tant de calomnies contre cette cité, qui est un extrait de l'univers.

Qu'est donc Paris ? sinon l'abrégé de la République ; & l'on voudroit attirer sur lui la haine universelle.

Citoyens, gardez-vous de vous livrer à cette idée funeste ; car chacun de vous dirigeroit ses coups contre un fils, contre un parent chéri ; car chacun de vous ne pourroit immoler que des frères.

Rejetez loin de vous ces insinuations perfides, repoussez ces clameurs dangereuses, ces calomnies artificieuses, par lesquelles on cherche à vous rendre Paris suspect, croyez qu'il ne peut jamais le devenir, & qu'il sera constamment le fanal de la liberté ; & pour vous le persuader, rappelez-vous tous les combats qu'il a soutenu contre la tyrannie, retracez-vous les maux qu'il a souffert à l'époque de cette révision funeste qui a failli perdre la

liberté ; retracez-vous, ſi l'imagination peut encore s'y prêter, le maſſacre affreux du Champ-de-Mars, ceux de Vincennes, de la Chapelle, & tant de combats dangereux qu'il a livré au deſpotiſme & à ces fauteurs ; ſouvenez-vous de l'acharnement & du courage avec lequel il a pourſuivi le premier dictateur ; cet homme dangereux, qui, avec un air fauſſement populaire, avoit ſéduit l'opinion publique ; cet infâme Lafayette, enfin.

Hé ! Citoyens, ſi la cour du deſpote qui nous aviliſſoit eût été ailleurs qu'à Paris, que ſeroit devenue la célèbre journée du 10 août ? Elle eût été, ſans gloire, confondue dans les ſiècles, & le tyran nous opprimeroit encore.

Paris ne s'eſt pas contenté de l'avoir abattu ; quarante mille hommes ſortis de ſon ſein, volent, avec l'impétuoſité de l'éclair, dans les plaines de la Champagne, & repouſſent, d'accord avec leurs frères, tous les ſuppôts de la tyrannie ; les barbares fuyent de toutes parts, & leurs frontières peuvent à peine les raſſurer : c'en étoit fait alors, le deſtin ſembloit décréter la liberté de l'univers ; mais un ſcélérat, un traître, le plus perfide de tous les hommes, livre de nouveau la République & la liberté, à ceux-mêmes ſur leſquels nous venions d'obtenir des ſuccès auſſi éclatans qu'ils étoient glorieux, & Dumouriez a obtenu des défenſeurs dans la Convention ! ! !

Citoyens, ſi ces hommes ſont vos amis, nous ſommes, en effet, les ennemis de la République ! ! !

Citoyens, ou plus tôt nos frères & nos amis ; Paris veut de bonne-foi la République ; mais une

République démocratique, une République une & indivisible, une représentation nationale, purement plébéienne; il abhorre la division des deux Chambres que l'on voudroit reproduire; il demande, comme vous, une Constitution pleinement populaire, dont l'égalité doit être la base. Il désire que le pauvre, en sa chaumière, reçoive les bienfaits de la loi, comme le riche voluptueux, sous des lambris dorés.

Voilà les forfaits de la ville de Paris, & si l'on y ajoute la surveillance la plus active, l'amour excessif de la liberté, un sentiment non moins prononcé pour ses frères des Départemens, la révélation de tous les complots tramés contre la liberté, leur anéantissement, & enfin, sa haine implacable contre toute espèce de tyrans, d'instigateurs & d'intrigans; alors vous aurez une juste idée des crimes qu'on lui reproche.

Mais, Citoyens, là vous ne reconnoîtrez que des vertus que vous partagez avec nous; car vous voulez comme nous tout ce que nous venons d'exprimer. Ha! bientôt, en dépit de l'orgueil, de l'ambition & de cette calomnie atroce, qui vouloit pervertir l'opinion du peuple, au milieu des plus douces étreintes, nous resserrerons les liens délicieux de la plus douce fraternité, vous vous unirez à nous pour demander vengeance de tous les traîtres, & la justice nationale les frappera de son bras terrible.

Isnard a eu l'audace de prédire le sort de Paris; il a violé la majesté du Peuple Français, il a fait à toutes les divisions de la République l'injure la plus sanglante; il a blasphémé contre la liberté,

il a plus fait encore, dans les accès de son imagination féroce, nouveau Calligula, il a exterminé un million d'hommes qui en couvre la surface, & anéanti sans retour cette cité si redoutable à la tyrannie; il a flétri la ville de Paris, en supposant qu'elle pût jamais se rendre digne d'un sort aussi affreux, il a flétri les Départemens, en leur prêtant toute l'atrocité de son âme, & en pensant que, fidèles à sa voix impie, toutes les colonnes de la République viendroient l'anéantir, il a agité les brandons de la discorde, & appelé la guerre civile & ses fureurs.

Fonfrède a calomnié les heureux habitans de la Gironde : dans les illusions perfides de la vengeance la plus cruelle, il les voyoit marcher sur les murs de Paris; mais la Gironde & la Seine ne voyent sur leurs bords fortunés que les enfans d'une même famille, liés par les mêmes intérêts, & unis des mêmes sentimens. Ainsi tant de vœux seront superflus, & les auteurs de tant d'atrocités seront dévoués à l'exécration des siècles à venir.

Citoyens, on a la cruauté de nous menacer de nos frères, & nous désirons les embrasser; venez donc combler nos vœux. Plus près du théâtre des évènemens, vous les jugerez avec plus d'avantage, vous vous unirez à nous, le cri d'indignation deviendra général contre cette tourbe d'êtres dénaturés que nous avons dénoncés à la Convention, que nous dénonçons à la République entière, & alors un grand exemple en imposera à ceux qui seroient tentés de les imiter.

Citoyens, les choses ne peuvent rester plus longtemps dans l'état où elles sont : il est temps

encore d'y remédier, mais les momens ſont preſſans, la guerre civile ravage l'intérieur, l'étranger vient d'entamer nos frontières, le tréſor public s'épuiſe, le commerce s'anéantit, nous n'avons ni Conſtitution, ni Education publique, la Repréſentation nationale eſt impuiſſante à faire l'une & l'autre, par la réſiſtance qu'elle éprouve au milieu d'elle-même, par la réſiſtance que lui oppoſe une faction qui attire & ſoutient des cohortes étrangères, & ſoufle le feu de la guerre civile. L'ambition, les haines éclatent de toutes parts, toutes les paſſions s'agitent, & éprouvent l'irritation la plus violente; enfin, la criſe ſemble s'opérer & amener la détractation du corps politique.

Déjà le département de la Vendée, celui de la Lozère, plus récemment encore, la ville de Lyon viennent d'éprouver les funeſtes effets des diſſentions cruelles qui déchirent la Convention; les lois ſont ſans vigueur, le miniſtère & les adminiſtrations ſans force, & la force publique ſans activité, la trahiſon marche d'un pas hardi, les dilapidations les plus effrayantes ont lieu dans nos armées; enfin, le déſordre eſt à ſon comble, & c'en ſeroit fait de la République ſi le peuple ne ſe hâtoit de réprimer tant d'excès.

Nous devons encore vous remettre ſous les yeux le tableau des derniers évènemens arrivés dans nos murs, & vous ſentirez davantage que le projet de détruire la République, & d'anéantir la liberté, ne peut plus être douteux.

Suivez exactement la ſérie de tous ces faits, rapprochez-les, calculez, & vous reſterez convaincus des grands vérités que nous avançons.

Rappelez-vous que dans le temps de la défection de Dumouriez, ou à très-peu de distance, la Vendée fut embrasée du feu de la guerre civile; que Marseille, Lyon & quelques autres villes en ressentirent les commotions meurtrieres; qu'à une époque non reculée, les troubles de la Lozère éclaterent rapprochez de ces faits la perfidie de Quétineau; l'inactivité de nos troupes sur la frontière, les différens échecs que nous ont fait éprouver; les brigands, la perte du camp de Famars, précédemment l'évacuation de Francfort, & la fuite honteuse de nos armées, qu'on nous a présentée comme une retraite digne de Xénophon, & sur-tout ne perdez pas de vue que c'est dans ces temps malheureux, que ceux-là même qui troublent la Convention par la tactique la plus perfide & la plus criminelle, que ces mêmes hommes qui ont demandé la guerre à grands cris, la faction de Brissot enfin, a demandé & obtenu la création d'une nouvelle dictature, sous le nom de Comité des douze. Voyez maintenant agir ces duodécemvirs, regardez leur premier coup d'essai; ils arrachent les fonctionnaires publics, les magistrats du peuple à leurs fonctions, ils enlèvent les plus honnêtes citoyens à leurs femmes & à leurs enfans, ils portent par-tout la désolation & l'effroi, & ces victimes infortunées de leur rage, sont impitoyablement traînées dans les cachots; Paris fut étourdi du coup, mais bientôt regardant autour de soi, chacun reprit courage, & les magistrats réunis de tout le Département sentant que la plus sainte des loix étoit la résistance à l'oppression, se présentèrent à la Convention pour obtenir le redressement de ce grief; la Convention décréta la suppression de cette commission, & Paris fut satisfait, le rapport du décret rendit à Paris son énergie, & enfin l'anéan-

tissement de ce Comité contre-révolutionnaire, rendit de nouveau le calme à cette ville si calomniée. Rapprochez tous ces faits & jugez entre Paris & ses détracteurs.

La Convention pénétrée de la justice de nos réclamations, a décrété que Paris avoit bien mérité de la Patrie.

Citoyens, la Convention en masse est pure, & Paris s'anéantira plutôt que d'y laisser donner atteinte. Paris veut comme vous, le bonheur & la liberté, & il les veut, comme vous, d'une manière égale pour tous les citoyens; mais Paris, témoin irrécusable de la mauvaise foi & de l'impudeur de quelques représentans, témoin des entraves qu'ils mettent à la Constitution, à cette constitution qui doit faire le bonheur de tous les Français, n'a pu, ni dû s'abstenir de témoigner son indignation contre ces ennemis de la patrie; il l'a fait, & la Convention dans sa justice, a ordonné qu'ils seroient mis en état d'arrestation.

Tel est l'état des choses, Paris est calme, mais l'opinion publique veille. Cet état doit être celui de la République, la surveillance doit être une & & indivisible, puisque toutes les parties se lient aux mêmes intérêts.

Il est donc des hommes ennemis de la liberté & de leur patrie! Il est donc encore des esclaves qui veulent se prosterner devant la tyrannie! Hommes perfides, autant que sans jugement, réfléchissez donc pour un instant sur ce qui paroît si cher à vos cœurs, concevez le renversement absolu de la République, & le plus grand des forfaits, le rétablissement de la royauté; élancez-vous dans l'immensité

de l'avenir, ouvrez le livre des évènemens, & alors vous sentirez que le plus grand des malheurs, pour vous-mêmes, seroit cet état funeste, où l'homme abjureroit les droits de la nature; que le plus grand des malheurs seroit le rétablissement de la royauté!

En effet, quel devroit être le premier acte de la tyrannie? sans argent, sans crédit, sans ressources, ne sentez-vous pas que tous ces procédés devroient naturellement tendre à l'oppression la plus aggravante & la plus dure, pour se procurer les moyens de se maintenir dans ce poste infâme? Ne sentez-vous pas qu'une proscription redoutable & presque universelle lui ouvriroit nécessairement les sentiers odieux de l'infâme banqueroute, & que l'esclavage & la honte du peuple Français seroit le digne prix de sa pusillanimité?

Citoyens, n'en doutez pas, la banqueroute est la conséquence nécessaire de la contre-révolution! mais pensez-vous que cet etat funeste pût se réaliser, sans que la guerre civile eût égorgé plus de moitié des Français? Figurez-vous donc quel seroit alors le destin de la France; ruinée, dilapidée, incendiée, sujette & avilie, sans arts, sans commerce, sans ressource, cette terre des arts & de l'industrie, le climat le plus riant & le plus heureux deviendroit celui de l'esclavage, de la honte, du malheur & de la proscription!

Citoyens, voilà à quoi peut nous conduire l'éloquence funeste de certains hommes, qui, comme Lafayette & Dumouriez, ont déjà fixé leur sort sur des terres étrangères, avec les trésors qu'ils ont reçu pour detruire la liberté & vendre leur patrie, en y propageant tous les fléaux destructeurs de l'une & de l'autre.

Mais quel eſt le propriétaire, l'homme tant ſoit peu induſtrieux, l'indigent même, pour qui la révolution s'eſt faite, qui pourroit, après quelques réflexions, adhérer aux inſinuations perfides de nos ennemis, de cette partie gangrenée de la Convention qui veut ou vendre, ou dominer ſon pays, par la diviſion des Départemens? Quel eſt l'homme qui voudroit encore devenir l'eſclave d'un deſpote regnicole ou étranger? Quel eſt l'être aſſez vil qui pourroit encore ſe ſoumettre au fils du dernier des tyrans, ou à l'un de ſes collatéraux?

Citoyens, il faut ici s'expliquer, les momens ſont preſſans; ſi la République vouloit un maître, Paris tiendroit à honneur d'enrichir les faſtes de l'hiſtoire du grand évènement de ſa deſtruction; il a juré de s'anéantir avec la liberté, il tiendra ſon ſerment : mais non! il ne peut y avoir que l'infâme Bouillé, le ſiniſtre Iſnard, ou le traître Dumouriez qui aient pu concevoir cette idée funeſte.

Ah! quel ſeroit l'homme aſſez inſenſé, aſſez irréfléchi pour vouloir un maître, ou, ce qui eſt une même choſe, la contre-révolution? qui d'entre nous pourroit déſirer la guerre civile, la perte ou la dévaſtation de ſa propriété & le maſſacre de lui-même? un roi ne traîne-t-il pas toujours avec lui la guerre civile & tous les maux! Quel ſeroit enfin l'ariſtocrate aſſez déterminé pour périr dans les convulſions du malheur & de l'opprobre, qui oſât luter contre la République?

Nous diſons contre la République, parce que nous penſons qu'après dix-ſept cens ans d'outrages faits à la dignité de l'homme, qu'après s'être prononcé depuis quatre ans d'une manière auſſi éner-

gique contre la tyrannie ; il n'eſt aucun Français qui puiſſe conſentir à traiter avec les tyrans.

Mais nous irons plus loin ; car il faut épuiſer la matière, & porter la conviction à ſon comble ; ainſi en ſuppoſant, (ce qui eſt impoſſible) c'eſt-à-dire, que, par un accord univerſel & ſpontanné, nous vouluſſions encore être gouvernés par la volonté d'un ſeul, qu'en réſulteroit-il ? c'eſt qu'indépendamment des maux que nous avons tracé, la misère univerſelle & le mécontentement général produiroient une commotion nouvelle, une criſe plus funeſte encore que celle qui auroit rétabli les tyrans ; par là vous voyez que la France avilie, ruinée, & de plus en plus mépriſable & mépriſée, deviendroit comme la Pologne, le partage des tyrans qui nous entourent.

Voilà, Citoyens, le vœu de cette majorité prétendue ! y reconnoiſſez-vous bien le vôtre ? Si tels étoient les deſtins de la France, vingt ſiècles d'eſclavage ſuivroient quelques inſtans de liberté ! ! !

Ce n'eſt pas tout, & nonobſtant que le mot d'eſclavage doive porter la terreur dans tous les eſprits, enviſageons les probabilités, & alors nous ferons tous, d'un accord unanime, les plus grands ſacrifices pour l'éviter.

Citoyens, l'eſclavage dont nous vous parlons feroit bien plus cruel que celui qui précédoit la révolution, car il devroit prévenir toute révolution nouvelle. Non-ſeulement vous ſeriez privés de ces armes honorables, ſoutiens de vos droits civils & naturels, mais encore la méfiance d'un tyran farouche feroit alarmé du plus léger raſſemblement,

car ce ne feroit qu'à force d'oppreffion qu'il pourroit foutenir fon autorité.

Quel feroit donc l'être affez vil pour concourir à une fin auffi honteufe ? Quoi ! lorfque les deftinées de la République brillent d'un nouveau luftre ; quoi ! lorfque les defpotes étonnés n'avancent qu'en frémiffant, & feulement à la faveur des traîtres, fur cette terre de liberté ; il exifteroit des hommes affez lâches pour défefpérer de la République, & demander un maître ? Non, Français ! vous n'y confentirez pas ! Vos ennemis ont fait leurs plus grands efforts, & votre courage eft encore tout entier ; ils feront impuiffans à vous nuire, & vous pourrez tout contre eux, fi vous favez vous unir ; mais il faut vous rallier, l'intérêt public le commande, & notre union ramènera la force, la gloire & la fplendeur de notre chère patrie, & couvrira de honte tous les tyrans de l'Europe.

O vous ! hommes foibles qui n'ofez vous déclarer pour la liberté, dans la crainte de perdre vos propriétés ; ne fentez-vous pas que c'eft aujourd'hui le feul moyen de les conferver ? Réfléchiffez aux fuites néceffaires de l'efclavage, & vous verrez que vos propriétés deviendroient néceffairement celles de l'ufurpateur qui règneroit fur vous. Citoyens, il n'y a plus à choifir, qu'entre la liberté, ou la mort.

Mais fous le règne de la liberté, voyez la République floriffante, une & indivifible, voyez tous les rois à vos pieds & le monde entier libre par votre exemple ; voyez votre prépondérance dans l'opinion des peuples, voyez le commerce, les arts & l'induftrie, après avoir fatisfait vos befoins, votre orgueil même, s'ouvrir de nouveaux

canaux dans le monde entier, y porter votre superflu, & vous rapporter, par un mouvement progressif, le tribut d'industrie des peuples de la terre; voyez la mendicité fuir loin de vos murs, l'industrieux citadin & le paisible habitant des campagnes dans une honnête aisance; voyez cet homme des champs décupler son industrie, s'enrichir & la doubler encore; voyez l'éducation nationale préparer une race & des vertus nouvelles; voyez enfin, le bonheur, la gloire & la prospérité de l'Empire.

Citoyens, il n'est plus temps de rétrograder; il est impossible de retourner à la tyrannie, après avoir fait de si grands efforts pour la détruire; car des siècles suffiroient à peine, pour opérer cette monstruosité. Songez qu'un million de défenseurs combattent en ce moment pour cimenter la liberté, & qu'il est impossible que la ligue des tyrans réussisse dans ses projets liberticides.

D'ailleurs, cette ligue infâme n'est-elle pas aux abois? Divisée, sans argent & sans ressources, pouvant à peine se soutenir, & prête à se dissoudre, ne voyez-vous pas qu'il ne faut qu'un dernier effort pour l'anéantir; il faut en imposer à la coalition funeste qui veut perdre la République & la liberté; il faut exterminer les brigands qui ravagent l'intérieur; il faut que le peuple entier se lève, & ordonne à la Convention de décréter la Constitution, car la Constitution sera le terme & l'écueil de toutes les factions.

Voilà, Frères & Amis, ce que notre amour nous pressoit de vous dire, & nous espérons pour le bonheur & la gloire de notre chère patrie, que

toutes les parties de la République s'uniront à nous pour demander impérativement la Constitution & la punition des traîtres, & qu'alors les ennemis du peuple & de l'égalité seront forcés de marcher dans les sentiers de la liberté, ou contraints, par l'expression du vœu général, de quitter le poste honorable, qu'ils n'occupent que pour le malheur de l'humanité.

Nous sommes dévoués à mourir pour la République.

*Vos Frères les Membres composant toutes les autorités du Département de Paris, au nom de toutes les autorités constituées;*

SEGUIN, *Président;*

DUPIN, *Secrétaire.*



---

*A DOUAI,*
*De l'Imprimerie de* MARLIER, *Imprimeur du Département du Nord.* 1793.